TECHNIKART news, culture & société
PASSAGE DU CHEVAL BLANC
75011 PARIS - 01 43 14 33 44

MARS 12
Mensuel
OJD : 38349

Surface approx. (cm²) : 452

ART

Le mec qu'on aime

PHILIPPE RAMETTE

L'affranchi Philippe Ramette se la coule douce, allongé au plafond; se prend pour un explorateur, la main devant les yeux; contemple son socle de très haut en défiant l'apesanteur tandis que, plus loin, il nous gratifie d'un sourire tragicomique siliconé. Dans ses nouvelles sculptures pour lesquelles il se confie le rôle de modèle et déboulonne la sculpture de son piédestal dans ses dessins où l'absurde vient défier la rationalité la plus implacable, Ramette offre comme à son habitude la preuve de son élégance d'esprit.

Voilà quelqu'un qui a de l'humour, chose suffisamment rare dans le monde de l'art pour être soulignée. Celui du dandy qui, face au monde hypermoderne à l'art, n'est jamais tout à fait à l'endroit supposé, préférant emprunter une ligne tangente encore inexplorée. Irrévérencieux et fantasque, l'univers de Ramette se drape dans l'autodérision pour mieux inviter les contradictions du monde sur le ring. Quitte à escalader une paroi horizontale, truquer la forme des ombres ou piquer une sieste en costume au fond de la mer. L'émancipation de l'art et l'art de l'émancipation n'ont pas de prix.

→ **Jusqu'au 31 mars. Galerie Xippas. 108 rue Vieille-du-Temple, 75003 Paris.**

☆☆☆☆ **Ch. B.**

LATIFA ECHAKHCH

Galerie Kamel Mennou

☆☆☆☆

Paradis perdus «Tkaf» est une installation saisissante, une de celles qui vous prennent aux tripes et instillent en vous une étrange sensation d'inconfort sans que l'on comprenne réellement ce qui nous gêne le plus. Est-ce cet amas de briques à demi brisées au sol qui évoque autant un champ de ruines après l'attaque d'un village dans une zone sensible du globe que les suites d'une catastrophe naturelle ? Ou bien ces traces de mains qui ont frotté le mur de leurs doigts recouverts de poudre d'ocre rouge, laissant notre esprit errer entre de nombreuses interprétations du geste (traces de lutte ou d'un quelconque rituel sacrificiel ou peut-être religieux) ? Elle n'est pas sans rappeler «A chaque stencil une révolution», qui nous avait déjà troublé à Art Unlimited à Bâle il y a deux ans. Ces imposants murs recouverts de papier carbone délavé – à hauteur d'homme – à l'alcool à brûler dégageaient une forte odeur d'encre, celle du temps où, bien avant les tweets, l'information circulait sur des tracts dont l'impression prohibée se faisait dans les caves et greniers.

D'autres traces au mur, aussi, réalisées pour l'exposition «Everything you Can Imagine Is Real» à la galerie Xavier Hufkens de Bruxelles l'an dernier, nous reviennent en mémoire: Latifa Echakhch en avait patiemment griffonné les cloisons au fusain, formant des plinthes plus ou moins hautes dans les espaces d'exposition comme dans les lieux de passage, laissant au sol la poudre capturer les traces de pas des visiteurs les plus curieux.

Entre désolation et furie mystique, «Tkaf», qui qualifie un genre de mauvais sort, donne son titre au solo show de l'artiste à la galerie Kamel Mennour. Elle se peuple d'autres installations et de peintures qui viennent renforcer cette sensation d'absence propre aux expositions d'Echakhch. Des chapeaux noirs renversés au sol contiennent des flaques d'encre en résine, une encre prise au piège, qui ne pourra plus couler («d'encre»), tandis qu'un mannequin sommairement agencé («ôme»), auquel sont suspendus une chemise et des colliers de jasmin, tient le rôle de la figure humaine, pourtant une fois encore disparue. La force du travail d'Echakhch tient dans cette tension entre la rudesse des matériaux et la mélancolie qui affleure dans leur traitement.

→ **Jusqu'au 10 mars. 47 rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris.**

Aude Launay

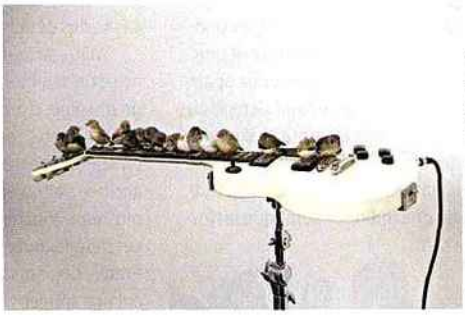
Vue de l'exposition «Tkaf» (2012), kamel mennour, Paris. © photo: Fabrice Seixas.

CÉLESTE BOURSIER-MOUGENOT

Collège des Bernardins

☆☆☆☆

Silence de cathédrale On se souvient de son biotope assez génial à la galerie Xippas de la mousse, de l'eau, des branches, des graines et des Gibson sur lesquelles des piafs venus picorer en profitaient pour se risquer à quelques riffs sur ces perchoirs improvisés. Compositeur pour le théâtre de formation, toujours adepte d'installations dont le processus aléatoire de fabrication, en boucle, crée des espaces hybrides, Céleste Boursier-Mougenot, invité aux Bernardins, y a conçu un lieu intermédiaire à la fois dans et hors de la ville. Un monde branché sur le réel mais au-delà du réalisme, entre le flux des rues voisines, dans le quartier de Maubert, où il a installé plusieurs caméras, et la chapelle des Bernardins. Là, on a affaire à une grande installation vidéo projetant en direct les différentes prises extérieures avec, pour partition sonore, la retranscription en bourdonnements des calculs faits par les capteurs des caméras. Principe pas inintéressant, mais qui produit pourtant une forme décevante aux airs de déjà-vu, puisqu'on a presque l'impression de revivre l'une des obsessions les plus anecdotiques de certains artistes des 90's : la vidéo-surveillance et tous les poncifs sur le contrôle des corps qui l'accompagnent. N'est pas, en effet, Bruce Nauman qui veut.



«From Here to Ear (version 5)» (détail, 2008) © Photo: Frédéric Lanternier.

→ **Jusqu'au 10 avril. 20 rue de Poissy, 75005 Paris.** **Ch. B.**